

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

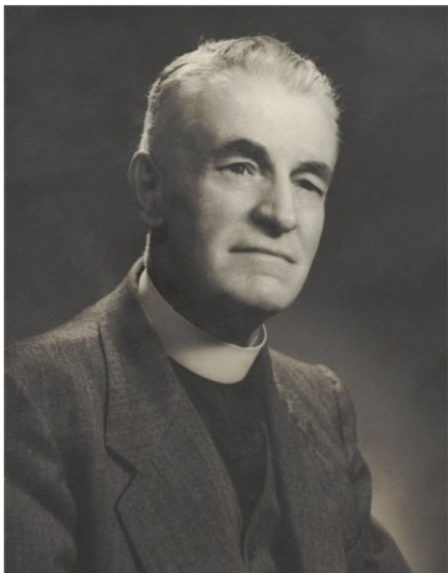
SHPFQ



Bulletin no 31

Mars 2011

GIGUÈRE, JOSEPH ALBERT (1882 – 1954)



Source : Famille Giguère

Nous retraçons longuement dans ce numéro la carrière assez particulière du pasteur Joseph Albert Giguère qui a commencé comme catholique chez les oblats de Marie-Immaculée (1906-1917), s'est marié puis est devenu professeur et pasteur baptiste (1922-1932) avant de s'occuper comme pasteur indépendant de la Mission chrétienne française (1932-1942) et de terminer comme pasteur presbytérien (1942-1954). Ses enfants se sont presque tous consacrés à des œuvres évangéliques dans l'Alliance chrétienne et missionnaire. Nous vous invitons à suivre ce pasteur dans son cheminement particulier.

Joseph Albert Giguère est né dans une famille catholique très fervente. Son père, Joseph Giguère (1852-1931)¹, forgeron de son métier², avait épousé Marguerite Rochon (1853-1895)³ le 24 février 1873 à Pointe-aux-Trembles,

mais c'est à Rivière-des-Prairies que Joseph était né et où le couple s'était installé⁴. Joseph Albert, venu au monde le 27 mars 1882, était le troisième d'une famille de quatre enfants. Joseph-Arthur était l'aîné (24 décembre 1876); suivaient Rosannance [Rosanna] (20 mars 1879) et la cadette Amanda (16 janvier 1885)⁵. La famille s'est déplacée à Saint-Rémi-de-Napierville peu après la naissance du dernier enfant car c'est dans ce village qu'on la retrouve au recensement de 1891 et Marguerite y est décédée en 1895. Pour montrer la ferveur religieuse du milieu familial, disons tout de suite que les deux garçons deviendront prêtres et les deux filles, religieuses. De tels choix étaient évidemment soutenus par le clergé catholique de l'époque. Après la mort de sa première épouse alors que

ses enfants n'étaient encore qu'adolescents, leur père s'est remarié à Saint-Vincent-de-Paul le 22 avril 1896 avec Marie-Louise Baril (1851-1930)⁶.

Sa formation

Tout indique que Joseph Albert a fait ses études primaires dans son village et a dû y exceller. Il était bien pieux et dès l'âge de sept ans était servant de messe. Il fit sa première communion et reçut la confirmation selon les coutumes du temps. Il poursuivit ses études au petit séminaire de Joliette et y obtint le certificat de rhétorique en juin 1899. C'est alors qu'il décida de s'orienter lui aussi vers la prêtrise, à l'instar de son frère Arthur, de six ans son aîné, qui suivait déjà des études de théologie au Grand séminaire à Montréal. Ses études classiques avaient montré qu'il était doué pour la parole et la musique⁷

1. Le recensement de 1901 donne le 30 mai 1851 comme date de naissance; au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, on indique 30 mai 1852 avec un décès au 5 janvier 1931 et sépulture le 8, section GA concession 00209; on peut la localiser en ligne. Le recensement de 1881 donne un an de moins à son épouse.

2. C'est ce que donnent les recensements de 1881 et de 1891, alors qu'au décès de son épouse le 3 avril 1895, on le qualifie de « maître chantré », et de « chantré » au recensement de 1901. L'abbé Allaire parle plutôt d'entrepreneur de pompes funèbres, ce qui peut facilement se combiner avec ce rôle de chantré et même avec le métier de forgeron. On ne sera pas étonné que Joseph Albert ait des dons pour la musique et qu'il ait mis toute sa vie sa voix en valeur dans la prédication. On nommait « maître-chantré » celui qui entonnait les chants, dirigeait les chantres les dimanches, les jours de fêtes d'obligations, aux funérailles et qui chantait en solo les vêpres et les grand-messes sur semaine. Ce qui était conciliable avec son métier de forgeron par ailleurs car en 1903, c'est encore cette dernière profession que l'on porte au registre des sœurs de la Providence.

3. La famille de Pierre Rochon et de Marguerite Boyer est particulièrement mobile puisqu'elle est installée à Saint-Laurent en banlieue de Montréal où elle donne naissance à Marguerite le 26 juin 1853, même si on la retrouve selon les recensements à Deux-Montagnes en 1861 et à

Pointe-aux-Trembles en 1871. C'est sans doute dans ce dernier village à cinq kilomètres de Rivière-des-Prairies que Joseph a pu faire sa connaissance.

4. Malgré nos efforts, cet aperçu biographique n'a pu répondre à de multiples questions. Il faudrait une recherche beaucoup plus poussée pour trouver les renseignements manquants. Elle reste à faire. Nous soulignons d'emblée l'apport de Dawn Giguère, fille de Joseph Albert, née en 1927, qui nous a fait part de nombreuses informations sur sa famille.

5. L'espacement de ces naissances, malgré la dévotion des parents, manifeste une certaine autonomie par rapport aux directives du clergé sur la planification familiale.

6. Elle était née le 15 mars 1851 on ne sait où et décédée le 12 février 1930 à Montréal. Elle a été inhumée au cimetière Notre-Dame-des-Neiges deux jours plus tard. Les deux époux y seront donc enterrés côte à côte à moins d'un an d'intervalle.

7. On sait qu'il avait appris le piano et jouait aussi du violon. Il existe une photo d'un orchestre de pères oblats où il tient ce dernier instrument entre les mains. De plus, il a même composé et publié de la musique et écrit de la poésie. Le seul exemple de musique que nous avons repéré est une chanson « Aux Petits Ontariens », publiée dans *Le Passe-Temps*, Montréal, 1915, Actualités musicales au Québec et à l'extérieur, revue de 14 pages, p. couverture et 406-407.



Joseph Giguère encerclé sur la photo, violon, dans un orchestre des oblats, probablement au milieu de la décennie 1901.

de sorte qu'il choisit un ordre religieux où il pourrait utiliser ses talents. Il opta à ce moment-là pour les oblats de Marie-Immaculée, congrégation qui se vouait à la conversion des autochtones (Amérindiens, Inuit) dans les régions éloignées, à l'animation de missions locales et à la prédication de longues retraites paroissiales⁸. Il passa donc une année supplémentaire au juniorat Sacré-Coeur à Ottawa avant d'intégrer le noviciat qui se trouvait à Lachine⁹, le 14 août 1900 et il y fit profession le 15 août 1901.

Il s'engagea alors dans des études de théologie au scolasticat Saint-Joseph à Ottawa et, en cours de route, il y prononça son oblation perpétuelle (voeux perpétuels) le 17 février 1903. Il y termina sa formation au sacerdoce, d'une durée totale de cinq ans, avant d'être ordonné prêtre à Ottawa, par M^{gr} Thomas Duhamel, archevêque du lieu, le 9 juin 1906. Il a donc vingt-quatre ans. On ne sait pas ce qu'il a fait dans l'année qui suit son ordination, peut-être s'est-il agi d'une année de parachèvement de sa formation théologique.

Histoire de mieux l'éclairer sur les orientations de sa communauté, il reçoit son obédience pour 1907-1908 à Ville-Marie, un minuscule village (1400 h) au Témiscamingue sur les bords du lac du même nom¹⁰. Les oblats sont actifs dans la région depuis au moins quarante

8. Cela durait souvent huit jours avec au moins une rencontre par jour, hommes et femmes séparés.

9. Situé entre le pont Mercier et le pont des chemins de fer, dans ce qu'on appelait alors Lachine Locks, aujourd'hui Lasalle. Alors que l'essentiel des activités de formation des oblats se trouvaient à Ottawa, c'est à cause d'une ancienne acquisition au milieu du 19^e siècle qu'on avait gardé le noviciat en banlieue de Montréal.

ans et ont des deserts dans les cantons de Fabre et de Laverlochère. Cette expérience lui fait toucher du doigt un des objectifs de son ordre qui est de se consacrer aux missions dans les régions éloignées des centres. Il apparaît assez vite qu'il a plutôt des aptitudes pour la prédication et on le ramène à Montréal.

Le prédicateur tourmenté

Il s'installe à la maison mère de la communauté qui a aussi directement la responsabilité de l'église Saint-Pierre-Apôtre¹¹. On y trouve le siège social de la province oblate de l'Est, qui comprend l'Ontario et le Québec, où logent quinze prêtres et trois frères. Ces oblats constituent un noyau de prédicateurs qui peuvent répondre à diverses requêtes pour l'animation des retraites paroissiales. C'est donc là que de 1908 à 1913, il utilise ses talents dans la métropole et dans les environs selon les besoins manifestés. Il est possible que la fréquentation de collègues prédicateurs ait aussi un rôle formateur, renforçant ses aptitudes. Il existe un style propre à ce genre de prédication qui mise sur les effets dramatiques, les envolées oratoires, les longues périodes qui donnent de l'ampleur à la pensée et produisent des effets d'engouement et d'adhésion au message. On a affaire à

10. Les colons y vivent d'une agriculture sommaire et de l'exploitation de la forêt.

11. Cette église est située rue de la Visitation, alors dans un quartier urbain densément peuplé, de plus de 9 000 catholiques. L'église existe toujours même si la construction de l'immeuble de Radio-Canada tout proche a radicalement transformé le secteur et détruit une bonne part des logements de ses fidèles, les obligeant à migrer ailleurs.



À l'avant, Marie-Louis Baril, deuxième épouse, et Joseph Giguère. À l'arrière, Amanda (Anne-Marguerite, sœur de la Providence), Joseph-Arthur (clergé séculier), Joseph Albert (oblat de Marie-Immaculée) et Rosanna (Marie-Marguerite-de-Florence, sœur de Sainte-Anne). La photo a pu être prise en 1905 lors de la profession d'Amanda ou en 1906 à l'occasion de l'ordination de Joseph Albert.

des spécialistes du genre qui maintiennent leurs traditions au Québec depuis de longues années.

Au cours de ce séjour, Joseph Albert Giguère s'interroge sur sa foi. Nous n'avons pas le moyen de discerner entre ce qu'il a dit après coup de sa conversion et ce qui s'est vraiment passé au cours de ces années. Il semble que tout soit parti d'une rencontre fortuite. Il aurait reçu d'un colporteur de la British and Foreign Bible Society une bible qui l'aurait amené à s'interroger sur les croyances et dogmes de sa propre confession. C'est ainsi que, pendant ses années, il est tiraillé par deux visions opposées du salut et du rôle de l'Église.

La question du purgatoire, non biblique, semble avoir été le point déclencheur, justement parce qu'il aimait bien prêcher sur ce thème. La lecture du Nouveau Testament l'a mené à remettre en question bien des choses. Si les hommes étaient justifiés par la foi et non par les œuvres, les mérites, les indulgences et le purgatoire perdaient tout leur sens. Habillé en civil, Joseph Albert fréquenta même alors quelques églises protestantes. Il se rendit compte qu'on y respectait la Vierge, mais qu'on ne la priait pas, plaçant au centre le rôle salvateur du Christ sur la croix. Pour elles, il était évident que la Bible était la référence ultime. L'Église comme institution hiérarchique n'était plus intermédiaire incontournable entre Dieu et les hommes. On pouvait s'adresser directement à lui, le prier et lui deman-



Aumônier militaire en 1916.

der pardon de ses fautes; l'adage « Hors de l'Église (catholique), point de salut » perdait également son sens. Il retrouvait déjà par ses lectures et ses observations les grands principes protestants, et cette vision nouvelle devenait pour lui apaisante. Il n'échappait pas pour autant à ses tiraillements, mais il semble bien qu'il les ait gardés longtemps pour lui et n'en ait fait part à personne.

Pourtant, nous avons l'impression que ses supérieurs ont fini par se rendre compte de ses hésitations et que son départ de la communauté de juin à décembre 1913 n'a fait que davantage attirer l'attention sur son cas. Il ne prêche plus maintenant à Montréal et dans les environs. On le fait travailler en région, histoire peut-être de faire oublier ce départ inopiné et d'utiliser ses talents autrement. Sa biographie oblate nous donne un aperçu de sa carrière au cours des années 1913-1914, même si on ne sait pas clairement ce qui précède ou suit les six mois hors de l'ordre. On le retrouve à Ville-Marie en 1913, au sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap (au Cap-de-la-Madeleine) en 1913 et 1914. Il va passer quelque temps aux États-Unis. Les oblats sont installés au Minnesota dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste à Duluth dans le diocèse du même nom. C'est vraisemblablement à partir de cet endroit qu'il

parcourt le diocèse voisin de Crookston au cours des années 1913 et 1914, utilisant ses talents de prédicateur dans ces petits villages de colonisation. Comme il ne possède pas bien l'anglais encore, il est probable qu'il ne passait que dans les villages canadiens-français. Il revint au Québec et, au cours de 1914, se rendit à Maniwaki (paroisse de L'Assomption, comté de Wright au Québec), à Pointe-Bleue au Saguenay avant de terminer dans la haute-ville de Québec à l'église Saint-Sauveur, où il s'établit de façon plus durable. C'est un centre important qui regroupe quinze oblats et qui rejoint quelque 15 000 catholiques, en somme l'équivalent pour Québec du centre montréalais. Ce sera la dernière paroisse de cette Église à laquelle il sera rattaché (1914-1916). Il la quittera pour s'enrôler dans l'armée.

Sa réorientation religieuse

La guerre est déclarée en 1914 et le 167^e bataillon de l'armée canadienne est cantonné à la base militaire de Valcartier, non loin de Québec. Il choisit d'y devenir aumônier du Corps expéditionnaire canadien (CEC), et y obtient le grade de capitaine. Il demeurera rattaché à l'armée du 21 mars 1916 au 10 février 1917, soit moins de onze mois. Il fait alors figure d'anti-

conformiste ou de patriote car très peu de prêtres catholiques s'étaient engagés dans l'armée jusque-là, quatre fois moins d'aumôniers catholiques que de protestants accompagneront les troupes outre-mer. La conscription ne devenant obligatoire qu'après août 1917, c'est donc par choix qu'il s'est enrôlé. Il s'agissait vraisemblablement pour lui d'une façon d'échapper à la prédication traditionnelle et aux tiraillements que sa propre contestation des positions de son Église lui causait.

Une de ses responsabilités comme capitaine était de réserver pour les diverses rencontres de membres de l'armée une salle dans un hôtel de Québec. À l'accueil, il fit la connaissance d'Amélie-Marie Van De Ven (1890-1968), née en Belgique, qui était devenue veuve peu après son immigration au Canada. En effet, elle avait épousé un photographe français du nom de Victor-Raymond Vincent qui avait d'abord émigré seul au Canada en novembre 1913¹². Sa femme et son jeune fils Raymond-Victor (né le 20 août 1912) ne l'avaient rejoint qu'en mai 1914, avant la déclaration de la Grande Guerre. Elle avait eu un autre enfant probablement en 1915. Malheureusement son mari était décédé en juillet de cette même année à Beauport en banlieue de Québec et comble de malheur, son bébé né au Canada était mort lui aussi peu après. Cette jeune veuve gagnait donc sa vie en accueillant les clients à cet hôtel de Québec où Joseph Albert se rendait pour affaires. D'une fois à l'autre, ils en vinrent à échanger sur leur situation respective.

C'est ainsi qu'il apprit qu'un incident avait mené Amélie-Marie à se détacher de l'Église catholique. Ayant manqué la messe un dimanche pour s'occuper de ses enfants malades, elle se le vit reprocher en confession par un prêtre qui refusa de lui donner l'absolution. Un tel manque de compassion la révolta : elle ne pouvait croire que Dieu était aussi rigide et elle le fit savoir au confesseur en lui disant qu'elle ne remettrait plus jamais les pieds à l'église. Selon le témoignage de sa fille, une fois rendue chez elle, elle se débarrassa de son chapelet, de sa statue de saint Antoine et de ses autres « idoles » catholiques. Elle se confia plutôt au Seigneur Jésus et elle goûta une paix profonde qu'elle n'avait

12. Arrivé au Canada sur l'Empress of Britain.

jamais connue auparavant. Le fait de raconter à l'aumônier militaire cette rupture les rapprocha, ...les éloignant davantage du catholicisme. Ils se trouvèrent par la suite bien d'autres points communs. Il était temps de clarifier les choses. Son départ de l'armée signifia aussi pour Joseph Albert sa sortie de communauté et son détachement du catholicisme, mais ces changements ne se firent pas dans le calme.

Malgré ses engagements amoureux qui lui faisaient envisager le mariage, Joseph Albert n'avait pas encore quitté son ordre religieux et il semble qu'il soit venu à la maison mère de Montréal immédiatement après son passage à l'armée. Leur union est célébrée le 27 février 1917, à la paroisse presbytérienne Saint-Jean à Montréal, devant le pasteur Henri Joliat, prêt à les accueillir sans problème. Si on se fie au témoignage de Joseph Albert gardé dans la famille, ce serait le jour de pâques suivant (soit le 8 avril) dans une grande église de Montréal¹³ qu'il attendit pour proclamer ouvertement sa nouvelle orientation religieuse. Sa prédication portait sur un texte biblique en rapport avec la résurrection comme il se doit. À la fin du sermon, il avoua devant tout le monde qu'il ne pouvait plus proclamer la Bonne nouvelle comme il venait de le faire, ce qui était contraire à sa nouvelle façon de voir, et il annonça ouvertement à ces fidèles qu'il quittait alors l'Église catholique. On imagine le scandale¹⁴ doublé du fait qu'il s'était marié antérieurement. Il fut expulsé de la communauté en mai. On préféra parler par la suite de « dépression nerveuse » pour expliquer son comportement et *Le Canada ecclésiastique* garda jusqu'en 1922 son nom rattaché à la paroisse Saint-Sauveur de Québec! Il est clair que les autres membres de sa famille



Un baptême dans la rivière par le pasteur Giguère dans les années 1920.

très catholique dans leurs orientations sont outrés par sa décision et ne lui pardonnent pas cet abandon du sacerdoce, lui qui demeure « prêtre pour l'éternité » selon une de ses soeurs. Elle ne peut admettre non plus qu'il se soit marié dans ces conditions et elle traiterait volontiers de tous les noms son épouse et ses enfants¹⁵.

Après un tel départ plutôt fracassant, se trouver du travail dans un domaine religieux lui devint impossible. On indique au décès d'Albertine qu'il est « rapporteur », ce qui n'a rien à voir à notre avis avec « reporter ». À partir de 1920, nous savons par les actes d'état civil et les *Lovell* qu'il est « vendeur de commerce ». Notre hypothèse est que, de 1917 à 1920, il travaille pour un magasin d'une certaine importance à titre de manutentionnaire qui va cher-

cher dans l'entrepôt les marchandises demandées et remplit les tablettes. Cette connaissance des marchandises lui a ensuite permis de servir au comptoir de 1920 à 1923.

C'est quand même au cours de ces années que se forme sa famille et les trois premiers enfants voient le jour à Montréal. Sa première fille, Albertine, décède malheureusement à sept mois le 22 mars 1918 ; s'ajoutent par après Marcelle-Blanche (25 septembre 1920) et André (26 janvier 1922).

Nous ne savons pas comment notre employé de magasin fit la connaissance du pasteur de L'Oratoire, C.A. Fournier; ce dernier l'initia à la voie baptiste et Joseph Albert s'y engagea. Dans le même temps, il était en tractation avec l'évêché de Montréal pour obtenir son acte officiel d'abjuration. Il ne put l'avoir qu'après cinq ans de patience, en juillet 1922, ayant finalement menacé l'Église de poursuites. Il fut alors baptisé par immersion et devint baptiste par adhésion. Il est quand même surprenant que l'acte n'ait

pas été enregistré à L'Oratoire même car on ne le retrouve pas dans les documents officiels non plus que dans ceux de Roussy Mémorial (à Saint-Blaise où il travaillera).

Dès l'automne 1923, il sera professeur de géographie, d'histoire du Canada, de français et de mathématiques à l'Institut Feller et compte tenu de ses loyaux services, on le garde pour 1924-1925, même s'il a pu être pasteur pour un été en 1924 à South Ely, ce qui suppose qu'il a été accepté comme ministre de cette confession peut-être à cette occasion. C'est dans ce village que naîtra son quatrième enfant, Élise, le 24 septembre 1924. D'après le témoignage de sa fille, il s'agit d'un épisode heureux de sa vie, cet enseignement lui plaît. Pourtant, il semble que son rôle de

13. Il s'agit fort possiblement celle de Saint-Pierre-Apôtre qui lui était familière.

14. Les journaux étaient alors plus intéressés par la visite d'un prédicateur étranger venu à la basilique Notre-Dame et par diverses activités liés à la fête de Pâques. Souvent à l'époque, le clergé catholique préférait taire de tels départs (on le sait dans le cas de Chiniqy par exemple) plutôt que de susciter une remise en question de l'approche catholique chez certains fidèles. *L'Aurore*

n'en a pas parlé non plus. Il ne s'agissait encore que d'une affaire propre au catholicisme.

15. On trouvera en appendice à la présente biographie un aperçu de la carrière de son frère Arthur et de ses deux soeurs, Rosanna et Amanda.

16. Nous savons que Joseph Albert a écrit sur cette mort prématurée un poème intitulé "Ma petite poupée" qui en évoquait le souvenir. Il semble qu'il a été publié ultérieurement, mais nous ne saurions dire où et quand.

17. RA baptiste, 1926, p. 10. On évoque le passé missionnaire dans la capitale quand on brûlait des bibles, vandalisait les édifices ou s'en prenait à la personne même des missionnaires.

18. RA baptiste, 1928 p. 17. Il existe une photo d'un baptême qu'il a fait dans une rivière, peut-être à cette occasion et que nous avons reproduite ici.

pasteur soit encore plus utile à la dénomination baptiste et qu'elle préférera l'employer à cette fin.

En 1925-1926, il est à Québec, au 46, rue d'Youville, près de la Vieille-ville. Il administre cinq baptêmes dans l'année, les réunions sont bonnes. Mais on fait par ailleurs état des difficultés qu'il y a à prospérer dans ce fief catholique; on laisse entendre que ses efforts n'ont pas été couronnés de succès malgré son enthousiasme de départ. De plus, il devait être mal vu de revenir à Québec alors que, dix ans plus tôt, il parcourait la ville à partir de la paroisse catholique dont l'église n'était qu'à trois kilomètres de là! Au plan familial, Marguerite voit le jour dans la Vieille capitale le 19 mars 1926 et y est enregistrée à l'église baptiste du lieu. Raymond Vincent, le dernier enfant encore vivant qu'avait eu Amélie de son premier mariage, faisait naturellement partie de la famille; il venait de mourir prématurément deux semaines plus tôt (3 mars) à l'âge de treize ans, emporté par une méningite spinale.

Au 1^{er} janvier 1927, Joseph Albert Giguère prend en charge l'église de Marieville. Les Rapports annuels signalent le bon fonctionnement de cette assemblée dans tous les secteurs avec participation active de ses membres. On fait état de 50 participants le dimanche, de la moitié moins aux cultes en français la semaine, de 20 personnes aux cultes en anglais. En juin 1927, le pasteur Giguère décide de faire un « réveil », en y menant des exercices spirituels pendant huit jours, le tout se terminant par trois baptêmes. Cette même année 1927 voit la naissance de Clemence-Aurore (Dawn)-Désirée le 10 novembre, ce qui complète sa famille. Ses enfants se souviennent de la chaleur de la communauté et du soutien qu'il a



Sa famille en 1929. En commençant par l'arrière : Marcelle, Élise devant sa mère Amélie, Joseph Albert tenant Aurore, devant André et Marguerite.

reçu de ses fidèles; ils appréciaient tout autant le culte de famille que le pasteur faisait quotidiennement, et son désir de leur faire comprendre les enseignements bibliques¹⁹.

Pour ne pas que les élèves protestants de Marieville aillent à l'école catholique, le pasteur Giguère se chargeait lui-même de leur enseigner et il touchait les sept niveaux scolaires dans une classe multiple. On sait par ailleurs que dans un tel milieu il y avait peu de contacts entre catholiques et protestants. La formule des « deux solitudes » semblait tout à fait s'appliquer dans ce village, quand il ne s'agissait pas carrément d'hostilité entre les deux groupes.

Joseph Albert Giguère est secrétaire de la Conférence baptiste de 1927 à 1933 tout en étant pasteur à Marieville. Même s'il a démissionné de son église en octobre 1932, il assume encore le rôle de secrétaire pour le rapport annuel de fin juin 1933. Il ne s'agit donc pas d'un départ hostile mais le résultat d'un choix religieux et d'un désir de travailler autrement.

Nouvelle orientation de sa carrière

Nous ne connaissons pas les raisons qui ont motivé la démission de son poste pastoral. Cependant, ses choix ultérieurs nous permettent de les deviner. Elle se produit au plus creux de la crise économique. À première vue, ce n'était certainement pas le meilleur moment pour se retrouver sans emploi! Si pourtant il le fait, c'est que ses convictions religieuses ont changé. Son absence de rattachement à une dénomination constituée pendant les dix ans qui vont suivre indique vraisemblablement sa volonté d'autonomie par rapport à des cadres trop stricts, et surtout, à notre avis, une volonté d'être missionnaire à sa façon, de venir en aide justement à tous ces gens touchés par la crise économique qui leur fournit une occasion de s'interroger sur l'essentiel. Occasion aussi d'être missionnaire en pleine ville et de rejoindre les gens

par des conférences et des discussions libres qui lui permettent de toucher davantage de catholiques que dans un village. Au moment de se réorienter, il ne semble pas que ses projets de fonder une église indépendante soient déjà arrêtés, mais cela va venir assez rapidement, comme une réponse à ses propres attentes.

Selon sa fille, après son déménagement à Montréal, le pasteur Giguère a voulu apprendre l'anglais et a découvert à proximité de son logement une église anglophone de l'Alliance chrétienne et missionnaire; il se mit à la fréquenter avec sa famille. Il ne devait pas être dépaysé par son credo qui rejoignait bien des croyances catholiques, mais le rôle de la communauté des chrétiens n'était pas celui d'une Église hiérarchisée comme la catholique, mais jouait un rôle de soutien dans la foi. Le conseil de paroisse aussi bien que son pasteur leur apportèrent du secours tant pour apprendre une langue seconde que pour faciliter leurs contacts dans la grande ville.

19. Au cours de l'année 1929-1930, on fait état dans le rapport annuel d'une maladie grave du pasteur puis ultérieurement de son épouse et de ses enfants, sans que nous en sachions davantage.



Une réunion de la Mission française à la salle du Cremazie Workers Club en 1936

Joseph Albert Giguère souhaitait donc retourner enseigner l'Évangile à ses compatriotes. Après avoir prié avec ses nouveaux compagnons dans la foi, il trouva que la meilleure formule était de louer pour un prix raisonnable une assez grande salle au centre-ville de Montréal, sise au 1412, rue de Bullion, quelques maisons au nord de la rue Sainte-Catherine²⁰. Cette église indépendante portera le nom de Mission chrétienne française. Dans les débuts, il semble s'en être tenu à la formule de la mission qui demeurait un lieu d'échange et d'informations à caractère religieux et non un lieu de célébration et de culte. Sa mission visera particulièrement à évangéliser les chômeurs nombreux en cette période de crise économique et leur apporter un soutien biblique²¹. Les gens en chômage avaient du temps devant eux, pouvaient chercher des consolations dans la religion et, comme

l'ont remarqué d'autres pasteurs, il était facile dans ces conditions de remplir une assemblée. Puisqu'il était très bon prédicateur et qu'il apportait son lot de réflexions pertinentes, il rejoignait des centaines de personnes dans ses auditoires, souvent de 600 à 800, presque tous catholiques. Il prêchait tous les dimanches après-midi de 14 à 17 heures. Le dialogue qu'il engageait ensuite avec les auditeurs en prenant la peine de répondre à leurs questions changeait des habitudes catholiques et il gagna plusieurs d'entre eux à sa cause, devenant des fidèles... protestants.

Mais cette fréquentation n'allait pas de soi. Les curés défendaient à leurs ouailles d'assister aux réunions de la Mission et certains prêtres poussaient même l'audace à se tenir à l'entrée de la salle et de noter le nom de ceux qui s'y présentaient quand même. Il n'était pas rare que les membres de sa famille, en se rendant eux-mêmes à la mission, se fasse traiter de « maudits protestants ». Ils assistaient également aux assemblées de l'Alliance jusqu'à ce qu'on ait enfin

trouvé un endroit permanent pour la Mission chrétienne française. On voit dans *L'Aurore* que c'est dès le mois de mai 1936 que la Mission chrétienne canadienne-française (dont il vient de modifier légèrement le nom) loge dans l'ancienne église méthodiste de l'Est (*East End Methodist*) alors désaffectée, au 1455-1477 de la rue Cartier (coin Demontigny), ironiquement à quelques rues de la maison mère des oblats où il avait résidé pendant cinq ans.

Sa mission avait donc commencé à la toute fin de 1932 ou au début de 1933 et tenue jusqu'en avril 1936 dans la salle de la rue de Bullion en tant que mission indépendante. Il est à peu près sûr que, peu après ses débuts, il reçut du soutien financier de l'Église presbytérienne. En effet, le secrétaire général du Synode Montreal et Ottawa de cette dénomination, Allan S. Reid, responsable de la dimension missionnaire (*synodical missionary*) désirait que son Église renoue avec la tradition presbytérienne d'évangéliser les Canadiens français, la disparition de la section francophone du Collège presbytérien n'ayant pas permis de former de nouveaux pasteurs dans la langue de la majorité québécoise. Il avait trouvé dans l'activité de

20. Cette salle plutôt ancienne était celle du « Cremazie Workers Club », vraisemblablement d'allégeance communiste, dans le mouvement des clubs qui se mettaient en place dans les années 1930-1935. On y trouvait bien en évidence un portrait de Staline, par exemple. La salle sera ensuite reprise en 1936-1938 par le Maxim Gorky Club, qui affichait encore plus ses couleurs. On présume que l'édifice jugé alors vétuste fut peu après démoli. Voir *Coolopolis* en ligne « Old buildings of the day », 25 février 2008.

21. Certains ajouteront « et communiste » simplement parce qu'il louait une salle qui appartenait à des groupes de cette allégeance. On peut douter que cela fasse partie de ses objectifs premiers.

Joseph Albert Giguère un potentiel missionnaire certain et il l'avait soutenue financièrement tout en le laissant parfaitement libre de ses choix. À partir de 1936, sa communauté sera plus directement sous le patronage de l'Église presbytérienne comme nous allons le voir, bien que non rattachée officiellement à cette dénomination, le pasteur ayant les coudées franches pour mener à bien son oeuvre missionnaire qui lui permet de diffuser en toute liberté le message du Christ comme il le souhaitait.



La famille en 1939. De gauche à droite, Amélie, Joseph Albert, Aurore (Dawn), Élise, André, Marguerite, Marcelle.

Un peu auparavant, en 1935, était née l'église Saint-Luc sous la direction du pasteur Jacques Smith, paroisse dûment organisée cette fois, pour renouer avec cette tradition missionnaire.

Durant toutes ces années de crise, la famille vivait pauvrement et profitait des « secours direct » (forme d'aide sociale) et même de la nourriture donnée par des hôpitaux. Le pasteur demandait des contributions à sa communauté pour payer sa salle. Il est certain que plusieurs personnes tout comme des membres de l'Alliance lui donnèrent un coup de main de différentes manières sans que nous puissions entrer dans les détails. Les membres de la famille firent confiance à Dieu à cette époque de crise pour pourvoir à leurs besoins et elles en tirèrent des leçons qui leur servirent toute leur vie.

Par ailleurs, le travail missionnaire de ce franc-tireur devait quand même déranger les catholiques car en 1941 ou 1942, on fait état d'un émissaire catholique tout ce qui a de plus officiel qui s'offre de lui fournir une voiture, une maison, de payer pour l'éducation de ses enfants à l'université... s'il arrête de prêcher. Il l'a remercié de sa générosité, mais lui a répliqué que le Seigneur pourvoirait à leurs besoins, lui accordant ainsi toute sa confiance.

Durant cette période, ses enfants passaient de l'enfance à l'adolescence ou même à l'âge adulte. Vivre de telles situations religieuses a transformé leur vie. Les aînés ont fréquenté l'Institut Feller, les plus jeunes à Marieville sont allés à l'école protestante. Tout le monde, une fois à Montréal a choisi d'aller à l'école protestante anglaise. Malgré tout, les enfants en tireront avantage en devenant parfaitement bilingues.

Ils admiraient leurs parents et l'engagement total de leur père dans son ministère. Ils avaient intégré dans leur vie la dimension missionnaire et tentaient d'y contribuer à leur façon. Petit épisode révélateur, Dawn raconte qu'en 1936 (alors que les trois dernières filles avaient respectivement 12, 10 et 8 ans), elles assistèrent à une procession de la Fête-Dieu et décidèrent, à l'imitation des trois enfants dans la fournaise qui avaient manifesté autrement leur foi, qu'au moment où les gens se jetteraient face contre terre au passage du Saint-Sacrement, elles ne le feraient pas. Bien sûr, les personnes présentes remarquèrent leur attitude, mais elles ne les grondèrent pas, l'attribuant à l'insouciance de trois petites filles. Et pourtant, ces dernières en parlèrent par la suite comme d'une heureuse expérience.

Dawn raconte que sa soeur Marguerite et elle montaient dans un tramway et demandaient au contrôleur la permission de distribuer aux passagers des traités bibliques, puis quittaient

par la sortie arrière. À un autre moment, les filles entrèrent dans une église, y enlevèrent les publications catholiques et les remplacèrent par des traités bibliques. Leur père trouva leur audace toute naïve plutôt charmante, mais leur dit que ce n'était pas une bonne idée de recommencer. À un autre moment, elles montrèrent un récit de la conversion de leur père à un franciscain et attendirent qu'il l'ait lue. Et contrairement à leur attente, il les encouragea à continuer. Elles allèrent

même une fois à l'oratoire Saint-Joseph pour y distribuer des traités dans l'endroit où était exposé le coeur du frère André, maintenant devenu saint pour l'Église catholique. Ce ne sont là que quelques exemples plutôt amusants de leur zèle missionnaire. Dans l'ensemble, au cours de leur enfance et de leur adolescence, elles n'hésitaient pas à aller de porte en porte ou à aborder les gens dans la rue pour leur parler du Seigneur et leur distribuer des traités bibliques. Personne ne les forçait à agir ainsi, c'était devenu pour elles une manière de vivre. Rien de surprenant à ce que, par la suite, elles se soient toutes engagées dans l'oeuvre missionnaire comme on le verra à la fin!

L'Aurore fait état au fil des années de la présence et des activités de la Mission chrétienne canadienne-française, sans malheureusement entrer dans les détails. Dès 1936, avec le passage à son nouveau lieu de rencontres, le pasteur Giguère parle de conférences suivies de questions tous les dimanches soir à 19 h 30 et le jeudi soir à 20 h. La multiplication des activités paraîtra dès la mi-juin de l'année suivante: culte à 10h le dimanche matin, et le soir à 19 h 30 ainsi que culte et conférence le jeudi à 20 heures. Autre conférence le vendredi soir à 19 h 30, très tôt annoncée comme une conférence biblique illustrée. Donc, prédication au culte trois fois la semaine et conférences au même rythme. Il y

22. Au cours de ces dix ans, Marcelle a de 12 à 22 ans, André de 10 à 20, Élise de 8 à 18, Marguerite de 6 à 16 et Aurore (Dawn) de 5 à 15.



Pique-nique à l'île Sainte-Hélène en 1947

avait là matière à réflexion offerte aux fidèles... et un travail considérable pour le pasteur. C'est la formule qu'il a maintenue pendant des années, justifiant ainsi son objectif missionnaire. C'est donc par la multiplication des conférences que le pasteur Giguère tente de rejoindre la population démunie d'alors et de lui faire voir la richesse et la diversité du message de l'Évangile, relu dans des perspectives d'Église différentes de ce que cette population avait l'habitude d'entendre.

Le seul exemple détaillé de ses activités qui nous soit parvenu nous est fourni par un communiqué relatant la fête de Noël en 1937. Il nous apprend que, malgré les objections du clergé, l'étiquette de péché mortel attachée à une telle participation, les qualificatifs de « renégat », de « défroqué » et « d'apostat » donnés à son directeur, et la violente opposition des religieux et religieuses des écoles catholiques, plus de six cents enfants ont répondu à l'appel et sont venus célébrer la nativité à la Mission le 26 décembre. « Pour ceux qui ignorent nos méthodes [et qui croient selon les curés que nous n'enseignons que le mal], nous dirons en terminant que, outre la prière du Sauveur que les enfants ont répétée avec foi et piété, nous avons inséré au programme quelques chants évangéliques extraits

des recueils catholiques romains, de sorte que nous croyons avoir contribué à abattre les préjugés de ceux qui disent qu'à la Mission, on ne parle pas de Dieu; mais qu'au contraire on enseigne le communisme²³. »

Pasteur presbytérien

Finalement, le soutien presbytérien à cette Mission libre avait porté ses fruits et l'invitation à rejoindre officiellement les rangs de la dénomination avait été entendue. Devenu officiellement presbytérien en 1942, le pasteur continua de mener ses assemblées dans son église. Afin d'assurer l'avenir de la communauté, les autorités presbytériennes avaient acquis l'édifice en 1937, qu'elles jugèrent dans un état lamentable (« a completed wreck when we took it over », il remontait à 1905). En effet, la Mission s'était accommodée jusque-là de réparations sommaires à cet édifice tout simplement pour qu'on puisse y célébrer les cultes sans trop de difficultés. On décida de le rénover de fond en comble à l'hiver 1944-1945²⁴ et d'en faire un bel édifice en brique complètement remis à neuf. Pourtant, un peu plus de deux ans après, on trouve la construction tellement vétuste et finale-

ment dangereuse que la communauté l'abandonne. *L'Aurore* indique dès le 1^{er} avril 1947 qu'elle se réunit dans une salle de la Montreal City Mission, au 1181, rue de Bullion, (à une rue de distance de sa première salle de réunion). Elle l'occupera jusqu'à la mort de son pasteur et le Comité missionnaire presbytérien en défraiera la location²⁵. La fréquence des rencontres a un peu diminué. On se réunit les dimanches après-midi à 15 h et les mercredis soirs à 20 h. À partir de novembre 1952, on parlera de culte les dimanches et mercredis après-midi à 14 h, avec mémorial tous les deuxième et quatrième dimanche après-midi. Ses traités sur *La voix de Dieu* y sont également en vente.

24. Les A&P, 1945, annexes, p. 8, consacre un paragraphe à la rénovation du bâtiment à l'hiver 1944-1945. La Women missionary society avait fait un don de 100\$ à l'été 1944 dans ce but (x 10 aujourd'hui) pour la peinture au sous-sol et des membres de la communauté remirent le sous-sol en état et le peignirent. Nouveau toit, plâtre de la salle réparé et repeint, nouvelle plomberie, fenêtres vérifiées et l'électricité refaite. La nécrologie dans A&P 1955, p. 503, indique que la East End Methodist church rénovée lui a servi pendant dix ans environ. Il y a là confusion. Il semble y avoir tenu ses activités de 1936 à 1947 mais seulement depuis 1943 sous l'égide des presbytériens. La Montreal City Mission (Mission communautaire de Montréal) est une œuvre de l'Église unie qui se voue à aider les démunis de toute sorte particulièrement les gens de la rue (distribution de vêtements, soupe populaire, lits temporaires et programmes de traitement de l'alcoolisme).

25. Le pasteur lui-même habitait plus au nord de la ville, au 9801, rue Chambord, dans une maison louée qui servait de presbytère.



Sa famille en 1951. À l'arrière : Ray Sawlor, Robert Richardson, Marguerite Giguère, André Giguère, Robert Willoughby; à l'avant: Marcelle Giguère Sawlor, Élise Giguère Richardson, Joseph Albert et Amélie, Doralis Bousquet Giguère, Dawn (Aurore) Giguère Willoughby (avec de nombreux petits-enfants)

Les *Acts & Proceedings* presbytériens, à partir de 1943, nous fournissent de maigres informations sur la Mission chrétienne canadienne-française qui nous permettent tout de même de deviner un peu son évolution. On considère son oeuvre comme une « mission pionnière » et on sent « sa progression d'une année à l'autre²⁶ » car le pasteur sait rassembler autour de lui un groupe de personnes pieuses. Allan Reid espère à partir de cette expérience heureuse étendre davantage le travail de la mission française au Québec.

Au 31 décembre 1944, on sait que cinq personnes de la Mission s'occupent de l'école du dimanche qui rejoint cinquante enfants. La communauté compte soixante-dix communicants officiellement reçus, la paroisse recueillant 500\$ pour ses oeuvres. Au 31 mars 1946, le poste de direction de la Mission chrétienne canadienne-française est curieusement porté vacant, mais on sait que la communauté continue d'exister et son pasteur, de s'en

occuper. Il n'y a pas de statistique pour les années 1946 à 1948. En 1949, on note le baptême de neuf adultes, il n'y a plus que trois moniteurs pour s'occuper de l'école du dimanche qui ne regroupe que dix-neuf enfants. Le nombre total de communicants est de cinquante-trois. On a recueilli 928\$ au total. Pas d'autres indications par la suite sauf une contribution à l'Église presbytérienne qui se chiffre autour de 60\$. En 1954, alors que le pasteur est probablement déjà malade, son nom n'est plus là (porté vacant au 31 mars 1954) et en 1955, la mission elle-même a disparu des « Mission fields ».

Que conclure de tout cela? Que cette communauté chrétienne est très liée à la présence du pasteur. Qu'il disparaisse et la communauté perd aussi son existence! Son église semble aller se rétrécissant, de 50 à 19 enfants en 5 ans, de 70 à 53 communicants pour la même période. En juin 1951, on note que « les choses continuent comme à l'accoutumée » au moment où le pasteur Poulain vient d'arriver à Saint-Luc et que le pasteur J.A. Smith devient missionnaire

général, non assigné à une oeuvre spécifique. Cette dernière indication montre bien la volonté presbytérienne d'élargir le champ missionnaire comme un article de son collègue Jacques Smith, « Faut-il évangéliser les catholiques²⁷? », le montre bien, malgré le difficile contexte d'époque. À titre d'exemple, en 1954, le Bureau de censure a interdit la présentation du film *Martin Luther* au Québec. Les protestants se sont élevés contre cet acte de censure inadmissible comme le révèle le numéro de *La Vie Chrétienne* de février 1954.

À la fin de sa vie, Joseph Albert Giguère avait fait le projet de distribuer au Québec un million de traités religieux afin de faire connaître à ses compatriotes de langue française le véritable évangile du Seigneur Jésus-Christ. *La Vie Chrétienne* dira plus tard que « par le moyen de ces traités, il a pu avoir de nombreux contacts au Canada et jusqu'en Afrique et en Australie »

27. Paru dans le nouveau mensuel de l'Église presbytérienne francophone, *La Vie Chrétienne*, dans le numéro de juillet-août 1952, p. 1-4. Cette revue révèle de bien des façons la volonté missionnaire de la branche francophone des presbytériens à ce moment.

26. A&P 1944, annexes, p. 8.

(«In memoriam»). Il avait commencé par faire paraître dans la revue presbytérienne un article en trois parties sur « L'Église du Christ » (mars, avril, mai 1952), puis il avait entrepris la publication de vingt courts traités sur « La voix de Dieu » qui se présentaient chaque fois comme un commentaire d'un verset biblique sur deux colonnes. Après son décès, les indications sur la Mission chrétienne canadienne-française disparaissent des informations sur les lieux de culte dans la revue et seuls deux articles sur le « Don de Dieu », en janvier 1955, et sur la « Voix de Dieu », en février, paraissent encore. Il n'y en a pas eu d'autres par la suite.

Il a entretenu des rapports avec d'autres confessions, qui lui manifestèrent leur support et lui apportèrent de l'aide²⁸.

Joseph Albert Giguère n'a jamais pris sa retraite. Il s'est effondré alors qu'il prêchait à l'église. On le transporta à l'hôpital et il y demeura quelque temps. De retour chez lui, il dut garder le lit pendant trois mois. Peu avant sa mort, il avait reçu la visite d'une de ses soeurs religieuses qui ne lui pardonnait pas son passage au protestantisme. Il lui rétorqua que sa femme et ses enfants avaient toujours aimé le Christ et avaient accepté de se mettre à son service. Pour cette religieuse, il n'y avait que la version catholique du salut qui était la bonne et on ne pouvait en faire la critique. Pour elle, son épouse n'était qu'une « fille des rues » et ses enfants, « des fils du diable ». Ce sont sur ces durs propos qu'ils se séparèrent. Le pasteur devait décéder peu après, le 3 mai 1954, emportant avec lui la conviction qu'il avait bien servi le Seigneur et travaillé à son royaume en faisant mieux connaître la Bible à ses compatriotes.

On célébra ses obsèques le vendredi 7 mai suivant à l'église Saint-Luc à 13 h 30.

On y trouvait de nombreux délégués des autorités presbytériennes et la plupart des ministres de langue française de Montréal. C'est le pasteur Poulain qui présidait la cérémonie et c'est le

pasteur Allan S. Reid, qui l'avait connu intimement et l'avait recruté pour les presbytériens, qui donna les grandes lignes de sa vie et souligna la portée de son oeuvre. On chanta à cette occasion ses cantiques préférés : « Le cri de mon âme s'élève vers toi » et « Jésus-Christ est ma sagesse²⁹ ».

Le Comité presbytérien qui fit sa nécrologie lui rend ainsi hommage :

« Monsieur Giguère fut un homme pieux qui vécut et chemina en compagnie de Dieu. Il avait une merveilleuse connaissance des Écritures aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament et pouvait s'en servir très efficacement dans ses prédications qui, les derniers temps du moins, visaient essentiellement à faire connaître le sens des textes et à les commenter. Il s'exprimait avec aisance et avait un don oratoire certain. Sa sincérité et son enthousiasme avait de quoi impressionner ses auditeurs . »

On l'inhuma au cimetière de Hawthorn-Dale à Montréal-Est. Son épouse Amélie lui survécut quatorze ans (décédée le 15 juillet 1968) et fut enterrée à ses côtés. Pour des questions de limites budgétaires dans la famille, on n'y retrouve malheureusement pas de pierre tombale à leur nom.

Une famille marquée par la religion

Les quatre filles Giguère firent des études en vue du ministère et épousèrent des pasteurs. Marcelle et André (Andy) étudièrent dans un collège baptiste des Provinces maritimes. Les trois cadettes, Élise, Marguerite et Dawn, firent leurs études au Canadian Bible Institute de Regina, Saskatchewan.

André (1922-v2002) interrompit ses études bibliques au moment de la Deuxième Guerre mondiale quand il dut se joindre aux forces armées. De retour du front, il s'installa à Montréal, y épousa Doralis Bousquet et y eut deux enfants. Il occupa divers métiers et c'est le seul qui ne consacra pas sa vie à une oeuvre religieuse.

Marcelle Giguère (1920-1961) se

maria en 1941 avec Ray Sawlor (? – ?). Ils oeuvrèrent pour l'Alliance chrétienne et missionnaire en Ontario et au Nouveau Brunswick. Marcelle est morte en 1961. Ils eurent cinq enfants.

Élise Giguère (1924-2004) épousa Robert Richardson (1923-2009). Ils travaillèrent aussi pour l'Alliance chrétienne et missionnaire pendant de nombreuses années, oeuvrèrent également à Montréal pour la Société biblique et finalement se joignirent aux baptistes francophones de Marieville (1973-1984). Le pasteur Richardson a dû prendre sa retraite peu après. Ils eurent quatre enfants.

Marguerite Giguère (1926 -) avait oeuvré aux États-Unis et en Ontario. Elle épousa vers 1955 Raymond (Ray) Taylor (16 août 1929 – 1^{er} décembre 2010) qui s'était converti grâce au témoignage de croyants. Après des études à l'Institut Béthel, il travailla à Roxton Pond, à Granby, Sherbrooke, Québec et Thetford Mines. Au cours de 1959, on le retrouve à Montréal où il veille à la construction de l'église des Frères chrétiens de la rue Boyce dans l'Est. En 1967, il est à Anjou et travaille pendant plusieurs années en lien avec le pavillon des Sermons de la science à l'Expo puis à Terre des Hommes. En 1973, il contribue à l'établissement d'assemblées à Lachine et à Saint-Hyacinthe. Il sert aussi de conseiller à l'évangélisation. Il prend sa retraite probablement en 1981. Le couple eut cinq enfants.

Clémence Aurore (Dawn) Giguère (1927 -) épousa Robert Willoughby (1929-2008). Robert était pasteur de l'Alliance chrétienne et missionnaire. Ensemble, ils oeuvrèrent en Ontario, au Manitoba et en Saskatchewan pour plus de cinquante ans. À sa retraite en 1994, Robert demeura pasteur à la demande aussi bien en Ontario qu'en Colombie-Britannique jusqu'à sa mort en 2008. Il avait aussi enseigné pendant plusieurs années au Collège biblique canadien (Canadian Bible College) en Saskatchewan et a fait paraître deux ouvrages dans la collection Deeper Life Pulpit Commentary Series parus chez les Christian Publications. Dawn et Robert ont eu trois enfants.

Jean-Louis Lalonde

28. On sait qu'en 1949, le Comité missionnaire du Synode presbytérien envisage même la création d'une Église francophone (a French church functioning as a self-directing unit with the financial backing and a certain amount of guidance from the various Protestant denomination engaged in the French mission work » (A & P 1949, annexe, p. 7). Cela ne semble pas avoir eu de suite même si l'idée est récurrente.

29. Ce dernier cantique est le numéro 295 dans le recueil *Chants évangéliques*. On peut avoir un aperçu du texte et de la mélodie des deux oeuvres sur Internet, si on veut retrouver un peu de l'atmosphère de la cérémonie. La confiance en Jésus-Christ qui nous indique la voie à suivre et qui nous sauve y est évidente.

30. À la page 503 des *Acts & Proceedings*, 1955, p. 503-504.

Le frère et les sœurs de Joseph Albert

Chanoine Joseph-Arthur Giguère

Joseph-Arthur Giguère, son frère aîné, fit ses études classiques à Joliette puis au Grand séminaire de Montréal où il fut ordonné le 20 décembre 1902 par Mgr Joseph-Médard Émard, alors évêque de Valleyfield. Il est d'abord vicaire à Saint-Martin-de-Laval (1903-1904) puis étudiant au collège canadien de Rome en Italie de 1904 à 1906, y obtenant successivement un doctorat en philosophie puis en philosophie. Il devient vicaire pour deux à Champlain (VT) à partir de 1907. Il se consacre ensuite à des tâches d'aumônier pour le reste de ses jours. Il est aumônier en 1909 à l'asile Saint-Jean-de-Dieu de Montréal (Longue-Pointe) et le restera jusqu'en 1913. L'année suivante, il devient aumônier du Carmel, poste qu'il gardera jusqu'en 1922. (C'est durant cette période que son père loge avec lui. On perd sa trace par la suite. Il est mort de 5 janvier 1931 et a été enterré au cimetière Notre-Dame-des-Neiges). En 1923, Joseph-Arthur passe à Laprairie et devient aumônier des Frères de l'Instruction chrétienne qui y ont leur noviciat et scolasticat. Il remplit cette tâche importante « avec un grand zèle et un bonté inlassable » jusqu'en 1942 et c'est durant cette période qu'il est devenu chanoine. Il prend alors sa retraite car sa santé laisse à désirer et loge à l'Asile de la Providence, au 551, rue Sainte-Catherine Est (actuelle place Émilie-Gamelin). Cet asile s'occupe en partie des vieillards. Joseph-Arthur devait servir d'aumônier à l'occasion même s'il n'est plus officiellement actif. Sa sœur Amanda s'occupait alors de l'infirmier. On sait qu'il y est décédé le 12 juin 1957. Il y fut exposé et après le service du matin,

on le transporta à Laprairie où les frères célébrèrent aussi ses funérailles avant de le conduire à son dernier repos dans le cimetière de la congrégation qui s'y trouve. Mentionnons en terminant que le chanoine Giguère a écrit une brochure intitulée : La voie illuminative (d'après les Maîtres de la vie spirituelle), publiée à l'imprimerie du Sacré-Cœur à Laprairie en 1936, ce qui n'a rien de surprenant compte tenu de ses connaissances théologiques.

Sœur Anne-Marguerite (Amanda Giguère)

Donnons aussi un aperçu de la carrière de ses deux sœurs religieuses. Amanda est entrée au noviciat des sœurs de la Providence le 7 septembre 1903 et a fait sa profession temporaire le 14 avril 1905, adoptant le nom de Anne-Marguerite, en souvenir de sa mère. Jusqu'à 1915-1916, elle enseignera les petites classes (1re, 2e ou 3e année) dans des pensionnats ou orphelinats, à la Providence Saint-Thomas (Saint-Thomas), à deux reprises à l'hôpital Saint-Eusèbe (Joliette), à la Maison de la Providence (Mascouche) et à l'hospice Saint-Antoine (Saint-Lin-Laurentides). Elle sera pour la deuxième partie de sa vie, à partir de 1916, hospitalière, pharmacienne et infirmière. À Saint-Lin pour un an, puis surtout à la Maison mère de Montréal, Hospice Gamelin, et surtout à l'Asile de la Providence, où elle travaille pendant sept ans à la salle des tuberculeux (1923-1930) et pendant près de 25 ans à la Salle Saint-Vincent-de-Paul (1930-1955). À partir de 1955, elle est à la retraite mais s'occupe de l'infirmier tout en offrant des services occasionnels jusqu'à sa mort, le 1er janvier

1969 à l'âge de 83 ans. Elle sera inhumée au cimetière de la communauté.

Sœur Marie-Marguerite de Florence (Rosanna Giguère)

De son côté, Rosannance, appelée Rosanna, a choisi d'entrer chez les sœurs de Sainte-Anne sous le nom de Marie-Marguerite de Florence, ici encore en souvenir de sa mère. Elle avait fait sa profession religieuse le 9 août 1900. Elle a été enseignante, sacristine et parfois conseillère à divers endroits : Sainte-Anne-des-Plaines (1900-1902), à la paroisse de Sainte-Jean-de-la-Croix à Montréal (1902-1914), à la paroisse Sainte-Élisabeth, Montréal (1914-1915), à la paroisse Sainte-Clotilde, Montréal (1916-1918), à la paroisse Saint-Irénée, Montréal (1918-1925), à Saint-Cuthbert (1925-1927), à la paroisse de Saint-Arsène, Montréal (1927-1947) et à la paroisse de Sainte-Élisabeth (1947-1959). Elle est décédée à Lachine le 20 juillet 1959, à près de 70 ans. Elle avait donc servi toute sa vie sans prendre de retraite.

31. Il y a confusion dans *Le Canada ecclésiastique* où on donne à tous deux la même date d'ordination alors que celle d'Arthur a précédé de quatre ans celle de son frère.

32. Ce cloître regroupait quelque 25 personnes qui pratiquent la stricte observance sans communication avec l'extérieur.

33. Ce haut-lieu de la formation de cette communauté compte 75 scolastiques et novices, 55 postulants en plus des 50 frères nécessaires à leur encadrement. Il semble que l'aumônier loge dans une maison privée à part de l'ensemble.

34. Cette maison abrite alors à la fois le couvent, la maison mère, le noviciat, un bureau de gestion de la communauté des sœurs de la Providence, en plus d'offrir des services aux indigents (repas, soins, logement passager).

35. Contrairement à notre attente, nous n'avons pu trouver de notice nécrologique dans les journaux à l'époque.

Sources

Histoire familiale et photos de famille communiquées par Dawn Giguère-Willoughby. Coolopolis.blogspot.com, « Old buildings of the day », 28 février 2008. J.A.Giguère, musique, « Aux Petits Ontariens », dans *Le Passe-temps*, Montréal 1915, Actualités musicales au Québec et à l'extérieur, revue de 14 pages, p. couverture et 406-407.

Documents d'archives des Sœurs de la Providence sur sœur Anne-Marguerite (Amanda Giguère) et sur le chanoine Joseph-Arthur Giguère, aimablement communiqués par sœur Marie-Claude Béland.

Informations tirées des archives des Sœurs de Sainte-Anne sur sœur Marie-Marguerite-de-Florence (Rosanna Giguère), aimablement fournies par Madame Hélène Élément.

Bibliothèque et Archives Canada – Soldats de la Première Guerre mondiale – CEC – Formulaire 1917.

Outils de recherche généalogique.

Le Canada ecclésiastique, Montréal, Librairie Beauchemin, 1887-1964, parution annuelle. Années consultées : 1902-1958.

J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Saint-Hyacinthe, Imprimerie de « La Tribune », 1908, vol. II, Les contemporains, 623 p., p. 261-262.

Frères de l'Instruction chrétienne, *Un cinquantenaire, 1886-1936 : la branche canadienne des Frères de l'Instruction chrétienne*, s.l., s.n., 1937, 607 p., p. 156.

Annuaire Lovell, Montréal, Lovell, années consultées : 1902-1960.

Acts & Proceedings of the Presbyterian Church in Canada, 1942-1955, spécialement 1943, p. 301 (réception) et 1955, p. 503 (nécrologie) ainsi que la section « Home mission reports ».

Presbytery of Montreal, minutes (1952-1953), on y trouve au 19 octobre 1954, p. 151, « Report of the Obituary Committee » le texte qui paraît dans les A&P de 1955, p. 503.

Gaston Carrière, o.m.i., *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie-Immaculée au Canada*, tome

II, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977, 429 p., « Giguère, Joseph », p.85-86.

La Vie Chrétienne, juin 1954, « In memoriam – Joseph Albert Giguère », p. 1.

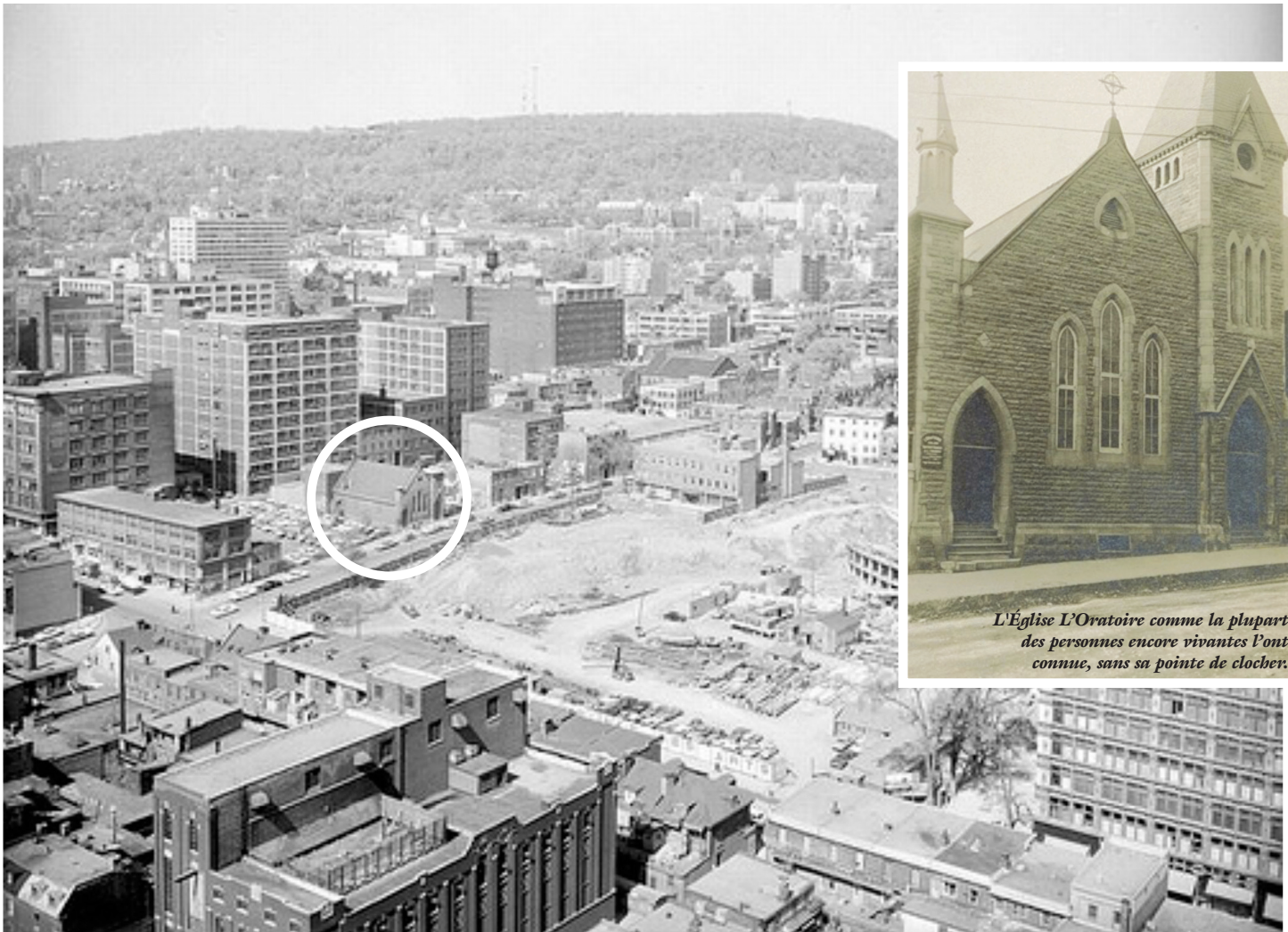
Idem, février 1952, p. 4, indications sur la Mission chrétienne canadienne-française *Converted Catholic*, 1943, no 4, sur sa conversion.

L'Aurore, indications, 6 février 1931, p. 3, 19 juillet 1935, p. 5, et lieux de culte entre 1932 et 1955.

Communiqué, « Mission Chrétienne », *L'Aurore*, 7 janvier 1938, p. 6

J.-Lucien Vinet, *I was a Priest*, Toronto, Canadian Protestant League, 1949, p. 91.

Il existe une brochure sur l'activité missionnaire au Québec publiée dans les années 1940 par les presbytériens et une autobiographie préparée par Joseph Albert Giguère lui-même dans « Power for Living », publiée en 1953, par David C. Cook que nous n'avons pu consulter.



L'Église L'Oratoire comme la plupart des personnes encore vivantes l'ont connue, sans sa pointe de clocher.

Photo de la construction de la Place des arts vers 1963, l'Église L'Oratoire n'est pas encore démolie.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

Venez découvrir la lumière divine au coeur de votre histoire...

à l'occasion d'un séminaire sur l'origine
des franco-protestants au Québec

Conférenciers:
Jocelyn Archambault
Alain Gendron

Le 28 mai 2011, de 10 h à 15 h 30
au 370, rue Girouard, Victoriaville
Coût: goûter du midi, 10 \$
Renseignements: **819 740-2602**

LE BULLETIN SHPFQ
ISSN 1712 - 5898
Dépôt légal: Bibliothèque nationale
du Québec et Bibliothèque nationale
du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ
4824, chemin de la Côte-des-Neiges,
bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
info@shpfq.org ou Richard Lougheed :
(514) 482-0086

**Responsables
du Bulletin**
Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608